

MAURICE DAVID.

# LE PARDON

(Théâtre)



MAURICE

The Standard Printing Establt., 6, Rue Félicien Mallefille

—  
1926  
—

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.



## PREFACE

Voici deux petites pièces que je livre au public. La première est un drame et la seconde, une comédie. Aucune d'elles n'a été représentée. J'avais soumis la comédie à Mademoiselle PAPON lors de son dernier séjour chez nous, mais peu de jours après, un conflit éclata entre elle et sa petite troupe qui se sépara d'elle dans les conditions que l'on sait.

La pièce ne fut même pas mise à l'étude. Ce qui n'empêcha pas un journaliste d'en parler en termes peu favorables. Je n'entreprendrai pas ici de défendre cette pièce. D'ailleurs je n'en ai pas le droit. Je laisse le public seul juge en la circonstance.

Si la pièce parvient à l'amuser je m'estimerai heureux ; mais si au contraire elle le laisse indifférent ou l'ennuie, je serai désolé et je tâcherai de me perfectionner et de mériter à l'avenir les bonnes grâces de ce public dont nous, auteurs, nous sommes, quoi qu'on dise, les humbles esclaves.

Maintenant, disons en passant quelle est notre conception du théâtre. Le théâtre, d'après nous, n'est pas seulement un passe temps, un amusement, mais il doit être avant tout une école profitable. Il doit nous instruire en nous amusant. C'est par là que les auteurs dramatiques de jadis me semblent supérieurs aux modernes.

“ L'on doit écrire pour l'instruction ” dit quelque part

LA BRUYÈRE. *J'entends par là qu'il doit se dégager de toutes nos œuvres un enseignement moral.*

*J'avais remarqué qu'à Maurice, surtout après la grande Guerre, beaucoup d'honnêtes gens avaient été atteints de la folie des grandeurs. On s'était enrichi, on se demandait pourquoi l'on ne s'anoblirait pas. Et l'on vit pas mal de nouveaux riches qui, hier encore s'appelaient modestement M. Un Tel, ajouter à leur nom la particule...ridicule.*

*Ce genre de ridicule n'a pas échappé à ceux qui aiment à observer. C'est lui qui me suggéra la comédie qu'on va lire. Je me considérerai récompensé de mes peines si le bonhomme Evariste, dont j'ai quelque peu amplifié le ridicule, pouvait guérir de leurs extravagances certains de mes compatriotes en mal de vanité.*

*Quant au petit drama, quelque invraisemblable que le caractère du bucheur puisse paraître, je crois qu'on a vu des cas où l'homme, surtout l'homme primitif, a fait preuve de pardon et de résignation admirables.*

*Un vieux pasteur de l'église réformée nous racontait toujours qu'il y avait sur la propriété de son grand Père un nègre qui entourait un autre vieux nègre d'une sollicitude quasi filiale.*

— *Mais enfin, demanda-t-on un jour au jeune nègre, ce vieillard est-il ton grand-père ?*

— *Non, répondit-il.*

— *Ton père, alors ?*

— *Non.*

— Un parent, un vieil ami ?

— Non, non, fit le nègre, c'est lui qui m'a fait capturer et vendre comme esclave.

Je me suis permis à mon tour de prêter à mon bûcheron des sentiments chrétiens qui, je l'espère, ne lui nuissent pas. Car le pardon et l'amour du prochain font la moëlle même des enseignements du Christ.

M. D



# **LE PARDON**

**DRAME EN UN ACTE EN PROSE**

## PERSONNAGES

MATHURIN	...	...	...	...	BUCHERON 70 ans.
SA FEMME	...	...	...	...	65 ans.
L'ÉTRANGER	...	...	...	...	35 à 40.
DEUX CONSTABLES	...	...	...	...	25 et 30 ans.

L'action se passe à Maurice sur les confins de Grand-Port et de Savanne avant l'installation du Chemin de Fer.



# LE PARDON

---

## ACTE UNIQUE

Intérieur d'une case de créole.

Une vieille table délabrée, dans un angle une grande caisse qui sert de buffet et contre laquelle sera appuyée une grosse hache de bûcheron, au fond un grabat. L'Homme est en corps de chemise, les manches retroussées, le chapeau sur la tête et légèrement en arrière. La femme en conjoin bleu avec un tablier. Ils s'asseyent sur des caisses qui sont d'ailleurs les uniques sièges de la case. Au lever du rideau l'homme aiguisé sa hache pendant toute la première scène, ce n'est que lorsqu'il entend frapper à la porte qu'il va la déposer contre le buffet pour aller ouvrir.

---

### Scène I

#### LE BUCHERON — SA FEMME

LA FEMME

Sais-tu que le "félon" est dans nos forêts en ce moment ?

LE BUCHERON

Le "félon" ! dans nos forêts ? Qui te l'a dit ?

LA FEMME

C'est le père Isidore, qui a failli être tué par ce misérable. Le pauvre vieux s'en retournait clopin-

cloplant de la boutique, il traversait la forêt quand tout-à-coup, il vit surgir le vigoureux garnement armé d'un terrible bâton noueux. Le misérable lui sauta à la gorge en lui criant : "La bourse ou la vie!" Le pauvre père Isidore recommandait déjà son âme à Dieu car il n'avait pas le sou. Figure-toi, seul, dans la forêt, attaqué par un monstre pareil ! Où fuir ? A qui demander secours ? Oui, père Isidore récitait une prière quand heureusement pour lui, une bande de cafres arriva et le bandit prit la fuite laissant le pauvre vieux à demi mort de frayeur.

#### LE BUCHERON

Ah ! que j'aurais aimé, moi, me trouver nez à nez avec ce chenapan ! Je lui aurais fendu le crâne s'il osait lever la main sur moi, le misérable !

#### LA FEMME

Eh ! tais-toi mon vieux, tu te tiens à peine sur tes jambes et tu prétends pouvoir lutter avec ce tigre plein de force ! Mais il te terrasserait d'un seul coup !

#### LE BUCHERON

Tu crois ça ! Ah femme ! tu me vois ployé par la vieillesse, mais j'ai encore des muscles vigoureux car je n'ai point gaspillé follement ma jeunesse ; j'en ai joui avec modération ; je suis encore fort. Eh oui, je te le jure, si jamais je rencontre ce bandit et qu'il cherche à me faire quelque chose, de cette hâche, je lui fends la tête et je débarrasserai ainsi notre pays d'un monstre abject.

#### LA FEMME

Tu jases trop. (Un temps). Mais as-tu reçu des nouvelles de Jean ?

## LE BUCHERON

Non, aucune. Ce cher fils ! Voilà une semaine qu'on ne sait ce qu'il est devenu. Ce n'est guère son habitude de s'absenter aussi longtemps. J'ai averti la police qui s'est livrée à des recherches, hélas, jusqu'ici sans résultat.

## LA FEMME

Mais que faire enfin ! pourtant ne perdons pas courage. Dieu est si grand, si puissant, si bon qu'Il protégera notre enfant.

## LE BUCHERON

Hélas femme ! si l'absence de cet enfant t'inquiète et te chagrine toi, qui n'es que sa belle-mère, toi, qui n'es qu'une étrangère pour lui, que sera-ce pour moi, son père, moi, qui l'aime et qui fondais sur lui toutes mes espérances ? (Il pleure — Un temps—). Ah ! laisse couler ces larmes qui soulagent mon cœur brisé. Les pleurs aident à souffrir. (Tandis qu'il pleure, la femme s'essuie les yeux avec son tablier.— Un temps— On frappe à la porte).

LE BUCHERON (se redressant).

Tiens ! qui frappe à notre porte ?

## LA FEMME

Va voir !

LE BUCHERON (allant ouvrir).

Ah ! c'est vous, mes braves amis ! Eh bien m'apportez-vous une bonne nouvelle ?

## Scène II

LES PRÉCÉDENTS—DEUX CONSTABLES

LES DEUX CONSTABLES ensemble

Bonsoir mère Antoinette, bonsoir père Mathurin.

LE BUCHERON

Bonsoir mes enfants, m'apportez-vous quelque bonne nouvelle de mon fils ?

PREMIER CONSTABLE

Hélas père Mathurin, nos recherches sont vaines jusqu'ici, mais nous ne perdons pas espoir.

LE BUCHERON, retombe sur son siège, s'exaltant peu à peu.

Vos recherches sont vaines jusqu'ici et vous ne perdez pas espoir ! Moi je l'ai perdu, je l'ai perdu ! voilà bientôt une semaine que mon fils n'est pas retourné. Eh bien il doit être mort ! mort ! plus de doute, il est mort !

DEUXIÈME CONSTABLE

Mais père Mathurin, ne vous découragez pas ! on a vu des voyageurs rester plus de huit jours hors de leur toit. Votre fils est peut-être encore au Port où le retiennent des affaires importantes, mais une fois libre, il vous reviendra.

LE BUCHERON

Mais il m'aurait écrit s'il vivait encore.

PREMIER CONSTABLE

Il l'a peut-être fait, mais vous ne connaissez pas encore la lenteur de la poste ? Attendez, patientez, espérez.

## LE BUCHERON

Plus d'espoir ! (Un silence.) Mes chers amis, si vous n'êtes venus m'apprendre aucune nouvelle, qu'êtes-vous venu faire dans la forêt ?

## DEUXIÈME CONSTABLE

C'est vrai. Nous sommes venus voir si vous ne savez rien du " félon ".

## LE BUCHERON

Rien, si ce n'est que le pauvre père Isidore a failli être tué par ce bandit. Moi, pour ma part, je ne l'ai jamais vu.

## PREMIER CONSTABLE

On nous assure qu'il est dans la forêt.

## LE BUCHERON

Oui, ma femme vient de me le dire.

## DEUXIÈME CONSTABLE

Alors vous n'en savez pas plus long que ça ?

## LE BUCHERON

Mais non !

## PREMIER CONSTABLE

Alors, au revoir père Mathurin — Bon courage !

## DEUXIÈME CONSTABLE

Au revoir, père Mathurin, il reviendra.

## LE BUCHERON (geste vague).

Hélas ! Merci toujours, au revoir, mes enfants.  
(Ils sortent).

**Scène III**

LES MEMES moins les constables

Ils se mettent à table pour dîner.—Un temps.

LE BUCHERON

Femme, tu vois, j'ai un vague pressentiment que Jean est mort.

LA FEMME

Mais non, tu te montes toujours la tête, tu t'imposes des peines et des tracas quand il n'y a pas lieu. Il reviendra. (On frappe de nouveau).

LE BUCHERON (bondit joyeux pour aller ouvrir).

C'est peut-être lui !

LA FEMME, le retenant.

Arrête ! Si c'était...

LE BUCHERON

Le "fêlon" ?... Mais si c'est un voyageur égaré qu'il faut secourir ? (Il va à la porte).

LA FEMME

Malheureux, que vas-tu faire ?

LE BUCHERON

Femme, laisse-moi faire. (Il ouvre—à part)—Hélas ce n'est pas lui.

**Scène IV**

LES PRÉCÉDENTS—L'ÉTRANGER

L'ÉTRANGER

Bonsoir vieux ! Pardon, je suis un pauvre voyageur

égaré dans la forêt, transi de froid et mourant presque de faim. J'habite au Port, j'ai manqué la diligence et je n'ai d'autres moyens de transport. Voudriez-vous bien me donner l'hospitalité jusqu'à demain ?

LE BUCHERON

Homme, qui que tu sois, tu es mon frère, c'est le ciel qui t'envoie. Viens partager avec nous ce pain rassis et viens boire un gobelet d'eau fraîche ; ce n'est pas appétissant, je l'admets, mais c'est sincère.

L'ÉTRANGER

Et tout ce qui est sincère est beau, merci.

LE BUCHERON

Tu vois, femme, c'est un voyageur qui demande l'hospitalité. Aurions-nous pu la lui refuser ?

L'ÉTRANGER

Quoi donc, ta femme ne voulait pas m'ouvrir ?

LE BUCHERON

Elle craignait que tu ne fusses le " félon ",

L'ÉTRANGER

Le " félon " ? Connaissez-vous cet homme ?

LE BUCHERON

Non. Et toi ?

L'ÉTRANGER

Oui je le connais, je l'ai même connu intimement jadis.

LA FEMME

Intimement ?

L'ÉTRANGER

Oui, femme, c'était un honnête homme, un brave

homme jadis, mais l'injustice humaine l'a révolté, les punitions imméritées l'ont aigri et la vengeance, la soif de vengeance l'a rendu criminel.

LE BUCHERON

Tu le connais, dis-tu ?

L'ÉTRANGER

Oui.

LE BUCHERON

Raconte-nous donc son histoire. Causons en mangeant. (Ils se mettent à table).

L'ÉTRANGER

Le pauvre diable qu'on fuit, qu'on hait, qu'on maudit comme la peste noire, le misérable dont on prononce maintenant le nom avec horreur était jadis un paisible et honnête cordonnier. Il travaillait joyeusement et courageusement tout le jour pour assurer à sa femme et à son unique enfant le morceau de pain sec qui empêche de mourir. Il avait réussi cependant à mettre de côté quelques sous et à se payer quelques commodités. Il avait par exemple acheté la boutique où il travaillait, des "vitrines", et une machine à coudre. Enfin il était heureux. Un jour, un de ses ouvriers le vola, il le cita en justice, et le voleur fut condamné. Cet ouvrier avait pour frère un constable et ce dernier jura de venger son frère.

Il se mit en campagne et réussit à tendre un piège au malheureux cordonnier qui se laissa prendre. Le constable fit déposer un objet volé chez lui puis fit une descente des lieux chez le malheureux et naturellement retrouva l'objet caché. Le cordonnier fut cité en justice, il eut beau plaider son innocence, les



preuves étaient contre lui, il fut condamné à deux mois de servitude pénale.

Vous comprenez avec quelle rage il accepta cet arrêt injuste. A son tour il jura de punir son faux accusateur.

Il purgea néanmoins sa peine. Pendant ce temps, sa femme mourait de chagrin, l'enfant suivit peu de temps après sa mère au cimetière. Et lui, il gisait en prison, innocent, sans avoir pu revoir cette femme et cet enfant adorés.

LE BUCHERON (attendri).

Ah ! le pauvre diable !

L'ÉTRANGER

Laissez-moi achever. Quand il sortit de la prison, il alla trouver le misérable constable et le tua comme un chien. Il fut alors arrêté de nouveau, jugé et condamné à mort. Mais il s'évada quelques jours avant l'exécution. Il avait été un agneau, il devint un tigre. Dès lors il avait soif de crimes, il errait dans les montagnes, dans les forêts, dépouillant les voyageurs afin d'avoir un moyen de subsistance ; le soir, il pillait les basses-cours et les potagers. Jusqu'ici il erre malheureux. Voilà sa triste vie.

LA FEMME

Oui, c'est une bien triste histoire.

LE BUCHERON

Oui, bien triste en effet.

L'ÉTRANGER

Eh bien ! le maudissez-vous maintenant ?

LE BUCHERON

On l'a forcé d'être criminel. Mais passons. Tu viens du Port, dis-tu ?

L'ÉTRANGER

Oui.

LE BUCHERON

N'as-tu pas eu des nouvelles de mon fils ?

L'ÉTRANGER

Mais je ne le connais pas.

LE BUCHERON

C'est vrai ! C'est vrai !

L'ÉTRANGER

Mais qui donc es-tu ? Que fais-tu ?

LE BUCHERON

Je suis Mathurin, le pauvre bûcheron. Je suis né, j'ai grandi dans cette forêt que je n'ai jamais quittée et je connais bien peu les autres villes et villages du pays. Je sors le matin avec ma hâche, je fends autant de bois que je peux et le soir je rentre brisé par la fatigue, mais toujours content. Quand j'ai amassé une ou deux " cordes " de bois, un marchand du Port passe les prendre et me rapporte des provisions en échange. Ma vie s'écoulait ainsi modeste, heureuse et tranquille, mais hélas ! un grand chagrin est venu l'assombrir et m'enlever mon bonheur. Mon fils que j'aime beaucoup, mon enfant unique sur qui je fondais toutes mes espérances, est parti depuis bientôt une semaine et nous n'avons reçu aucune nouvelle de lui. (Un silence). Mais toi, que fais-tu ?

L'ÉTRANGER

Moi, je ne fais rien, je vis au jour le jour.

LE BUCHERON

Tu dois avoir quelque parent ?

L'ÉTRANGER

Aucun.—(Un silence).

LE BUCHERON

Écoute, ta figure me plaît. Veux-tu rester avec nous ? Tu m'aideras à couper et empiler le bois, nous partagerons ensemble le pain quotidien. Veux-tu ? Tu seras mon bâton de vieillesse et si, comme je le crois, mon fils est mort, tu me remplaceras ce fils.

L'ÉTRANGER (comme suivant sa pensée)

Hélas ! je ne le peux. (Un silence). Mais que faisait ton fils ?

LE BUCHERON

Il était planteur. Il descendait deux fois par mois pour le Port où il allait mettre en banque l'argent que lui avait rapporté sa terre.

L'ÉTRANGER

Il était planteur ?

LE BUCHERON

Oui. La dernière fois qu'il est parti pour le Port, il avait une petite sacoche d'argent. Je lui proposai de l'accompagner jusqu'à la lisière du bois mais il refusa me disant qu'il était assez fort et qu'il ne craignait pas les malfaiteurs. Mais je crains qu'il n'ait été la victime du "fêlon". (Mouvement de l'étranger). Qu'as-tu ?

L'ÉTRANGER

J'ai froid.

LE BUCHERON

Tiens, revêts la capote de mon fils, cela te réchauffera.

L'ÉTRANGER

Mais je ne sais pourquoi, ton fils m'intéresse.

LE BUCHERON

C'est parce que tu as un cœur tendre et noble qui compatit à la douleur d'un père.

L'ÉTRANGER

Mais dis-moi, ton fils, ne portait-il aucun objet particulier qui prouverait qu'il a été victime du " félon " si l'on retrouvait cet objet sur le " félon " ?

LE BUCHERON

Si, il avait ma montre en nickel. Il avait aussi avec lui un petit chapelet en argent que je lui avais donné le jour de sa première communion. (Nouveau mouvement de l'étranger). As-tu toujours froid ?

L'ÉTRANGER

Veux-tu être riche ?

LE BUCHERON

Riche, trop riche non, mais j'aurais aimé avoir un peu d'argent que j'aurais quitté à mon fils après ma mort si jamais il revenait.

L'ÉTRANGER

Eh bien, dénonce-moi, livre moi à la justice, une récompense te sera accordée. Je suis le " félon " dont on a mis la tête à prix.

LE BUCHERON ET LA FEMME (horriés).  
Le " félon ! "

## L'ÉTRANGER

Oui, vous dis-je, je suis le monstre, l'infâme, le bandit qui a vingt fois mérité la mort la plus horrible. Prenez-moi, liez-moi, livrez-moi à la justice et votre fortune est faite.

LE BUCHERON (après un silence).

Non, je ne puis violer les lois de l'hospitalité. Avant de t'avoir connu, je t'avais promis de te protéger, je t'avais offert de demeurer dans mon humble cabane et de me remplacer de fils et maintenant que je sais qui tu es je te dénoncerai ! Non, jamais ! Le repentir a peut-être gagné ton âme. A l'heure actuelle, ton cœur est peut-être plus pur que le mien et je te dénoncerai ? Jamais. ! Je te protégerai encore malgré ce que je viens d'apprendre.

## L'ÉTRANGER

Ah ! dénonce moi, tu me rendras service. Je suis maudit. J'ai tout perdu : femme, enfant, honneur, fortune, joie ! Je suis dégoûté de la vie, ma conscience m'éteuffe, j'ai trop fait, dénonce-moi !

LE BUCHERON

Jamais !

## L'ÉTRANGER

Tu connais ma triste histoire et tu sais combien je suis horrible. Je me fais peur à moi-même.

LE BUCHERON

On t'a forcé de devenir ainsi, mais tu as un noble cœur.

## L'ÉTRANGER

Allons ! n'hésite plus, dénonce-moi.

LE BUCHERON

Jamais, te dis-je !

L'ÉTRANGER

Tu ne sais donc pas de quel crime affreux je suis coupable ?

LE BUCHERON

Qu'importe ? les lois de l'hospitalité sont sacrées. Je ne puis te trahir.

L'ÉTRANGER

Eh bien ! j'ai tué ton fils ! (jetant le chapelet sur la table).  
Voici la preuve.

LE BUCHERON

Misérable ! ç'en est trop ! (il a saisi la hâche qu'il lève sur l'étranger).

LA FEMME

Tuez ce chien !

L'ÉTRANGER (s'est jeté à genoux devant le bûcheron et présentant le cou).

Oui, tuez-moi je vous en prie, tuez moi !

LA FEMME

Point de pardon, tuez-le !

LE BUCHERON (après un silence, laissant tomber sa hâche.)

Tais-toi femme, on ne punit pas un assassin en le devenant soi-même. La vengeance ne nous appartient pas, nous n'avons que le droit de pardonner. (Au "félon"). Homme, sors d'ici. (On entend un aboiement lointain).

L'ÉTRANGER (se relevant brusquement).

Ecoutez ! La police est sur ma piste et ne tardera

pas à se saisir de moi. Ne me laissez pas échapper, livrez-moi et vous serez vengés.

LE BUCHERON (après un silence où il semble être en proie à une violente lutte intérieure).

Non. Je t'ordonne de te coucher la face contre ce grabat. Dépêche-toi.

L'ÉTRANGER

Mais...

LE BUCHERON

J'ai droit de vie et de mort sur toi. Tu me dois obéissance. Dépêche-toi et fais ce que je t'ordonne. (Le "félon" obéit). Pour être plus sûr, je préfère te lier. (Il l'attache et étend sur lui un vieux tapis. A sa femme). Toi, femme, garde toi de causer, ou de cette hâche je te fends la tête.

## Scène V

LES PRÉCÉDENTS—Les Deux Constables

PREMIER CONSTABLE

Nous voilà de nouveau, Père Mathurin, et cette fois ce n'est pas en vain.

LE BUCHERON (feignant d'être joyeux).

Ah ! vous m'apportez enfin des nouvelles de Jean !

LE SECOND CONSTABLE

Hélas non, père Mathurin, nous venons toujours au sujet du "Félon". Ne l'avez-vous pas encore vu ? Le Bûcheron d'en bas nous assure l'avoir vu se diriger sur votre cabane.

LE BUCHERON

Le Félon ! Le Félon ! Parbleu si j'en sais quelque chose ! Il a tué mon fils, le misérable !

LES DEUX CONSTABLES en même temps

Comment, Jean est mort, père Mathurin ?

LE BUCHERON

Oui, mes enfants, si je vous ai encore demandé de ses nouvelles tout à l'heure, c'est un égarement, je me faisais encore des illusions. Le pauvre enfant est mort par la main de cette infâme félon. Je ne sais même pas où reposent ses os, je n'ai même pas pu lui donner le dernier baiser, et vous croyez que si j'attrapais cet assassin de félon il sortirait vivant de mes griffes !

LE FÉLON sous sa couverture.

Non, il ment, c'est moi le " félon ", prenez-moi.

LES CONSTABLES se retournant

Mais qui parle ainsi ?

LE BUCHERON

Justement, c'est mon neveu, le cousin de Jean ; c'est lui qui a découvert le chapelet de Jean dans la forêt hier. Ce chapelet gisait dans une mare de sang, mais mon neveu n'a pu retrouver le cadavre de Jean.

LE FÉLON sous sa couverture

Non, il ment, c'est moi qui ai tué son fils.

LE BUCHERON

Chut, parlons bas. Mon pauvre neveu a été si fort bouleversé par ce qu'il a vu, qu'il est venu ici malade, il a une forte fièvre, il déraisonne. Parlons bas, s'il nous entendait encore il pourrait commettre des extravagances.

LE DEUXIÈME CONSTABLE

Eh bien père Mathurin, veuillez agréer nos sincères



sympathies. Nous prenons une grande part à votre douleur car Jean était un bon et loyal ami et un fils modèle.

LE BUCHERON (comprimant son émotion)

Ah oui, merci, mes enfants.

LE PREMIER CONSTABLE

C'est pourtant malheureux que votre neveu soit dans cet état, autrement nous aurions pu avoir quelques renseignements de lui.

LE BUCHERON

Vous pourrez repasser demain. J'espère que d'ici là il sera remis et vous ferez votre enquête.

LE DEUXIÈME CONSTABLE

Alors, nous repasserons demain. (Les deux ensemble).  
Au revoir père Mathurin.

LE BUCHERON

Au revoir, mes enfants. Ne quittez pas le bandit, tâchez de mettre la main sur lui et que Jean soit vengé !

LE DEUXIÈME CONSTABLE

Il le sera, père Mathurin.

(Ils sortent).

## Scène VI

LES PRÉCÉDENTS moins les deux constables,

LE BUCHERON (Après avoir délivré le "fêlon"). Homme, lève-toi, ils sont partis. Voici du pain et une bouteille d'eau. Le devoir de chrétien et la vengeance paternelle

luttent violemment en mon cœur, et tandis que le pardon triomphe encore, pars ! Quand je verrai la place de mon fils vide, quand je ne l'entendrai plus consoler ma vieillesse, enfin quand je me souviendrai que c'est toi qui l'as tué, peut-être faiblirai-je et ma douleur me fera-t-elle lever la hâche sur toi. Il est encore temps, pars ! Que Dieu te pardonne, et te protège pars ! (Le "fêlon" sort la tête baissée, le bucheron se laisse choir sur le grabat, la figure dans les mains, il a pris le chapelet qu'il baise longuement).

(RIDEAU)

---